

Mahabalipour, pagode sur un écueil. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIER¹.

1862-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

De Condjeveram à Mahabalipour et à Pondichéry.

A huit milles de Condjeveram, en me dirigeant vers la mer, je traversai Wallahjabad. On y arrive par une belle avenue de cocotiers dont les troncs étaient encore couverts, lors de mon passage, de raies concentriques, alternativement blanches et rouges; ces lignes colorées ornent les arbres et le devant des maisons, à la fête du Pangoul. Les roues des chariots et les cornes des bœufs sont aussi, à la même occasion, décorées de ces deux couleurs chères aux Indiens.

La fête du Pangoul, chez les Indous, correspond à notre jour de l'an. Toute la population revêt, en cette occasion, des costumes neufs, porte des fleurs jaunes sur la tête et autour du cou, et se marque le front d'un trait rouge; de grandes réjouissances ont lieu dans toutes les familles, et la nourriture se cuit dans des marmites neuves. Le Pangoul a lieu vers le milieu de janvier.

Je ne m'arrêtai à Wallahjabad que le temps nécessaire pour relayer les zébus attelés à mon chariot, et

je partis pour Chingleputt, qui en est éloigné de quatorze milles. Je venais d'acheter, pour quelque monnaie, un régime de bananes dont je fis mon déjeuner. Ces régimes, dont le poids suffit à la charge d'un homme, contiennent, sous l'enveloppe dorée de leurs fruits, les principes les plus nutritifs combinés avec les plus délicats parfums. Ce mets, aussi sain que le pain, a l'avantage d'être aussi succulent que la crème.

La plante qui produit un fruit si savoureux et si utile a été regardée, par quelques auteurs, comme l'arbre de vie du paradis terrestre dont nous parlent les Écritures. Ces auteurs pensent que l'axe du régime, qui se termine toujours en un cône violet sur lequel se détachent des stigmates jaunes semblables à autant d'yeux vigilants, a bien pu apparaître à l'imagination d'Eve coupable comme un serpent tentateur la poussant à cueillir le fruit défendu.

Ainsi dans chaque contrée on a cherché à identifier avec les arbres fruitiers les plus estimés cet arbre de vie, qui jusqu'à présent n'a pas trouvé place dans les systèmes de Linné et Jussieu.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49

Cette plante, dont la culture est si facile, qui croît si rapidement et qui se couvre d'une si grande abondance de fruits délicieux, est en outre un des plus beaux ornements des paysages tropicaux par son feuillage d'un vert tendre et son port gracieux.

A Chingleputt on célébrait, à mon arrivée, un mariage suivant tous les rites indous. Nous avons déjà vu que dans l'Inde les femmes devaient être mariées avant le terme naturel de l'enfance. Quant aux hommes de caste, ils peuvent se marier à toute époque de leur vie, à partir de l'investiture du cordon sacré, qui a lieu toujours vers l'âge de huit ans.

Il y a plusieurs sortes de mariages; mais les brahmanes n'en observent guère qu'une seule. Les principales cérémonies chez eux consistent à consulter l'astrologue, qui écrit les noms des fiancés et fixe le jour et l'heure de la noce.

La cérémonie, nommée saptapadi, est celle qui rend l'union indissoluble. On fait trois fois le tour d'un feu allumé sur un petit autel, en comptant chaque fois sept pas, puis, après avoir cousu ensemble les vêtements des fiancés, on présente quelques offrandes.

Chaque caste a ses mois et ses conjonctions de planètes propices à la célébration des mariages.

La maison, où s'accomplissait la cérémonie, avait été lavée avec soin et peinte à neuf; un arc de bambou orné de feuillages verts, de palmes et de fleurs était élevé devant la porte. Tous les assistants avaient des vêtements de coton d'une couleur brunâtre.

« Pourquoi, dans une semblable solennité, demandai-je à l'un des invités, ne portez-vous pas, comme d'ordinaire, vos vêtements blancs, si gracieux et si beaux? — C'est, me répondit-il, que ces étoffes sont neuves pour faire honneur aux mariés. Si, au lieu de la teinte grise de la toile écrue, nos vêtements avaient la blancheur que donne le lessivage, comment saurait-on qu'ils sont neufs? » De vieilles matrones chantaient de leur voix criarde: « Puissent les nouveaux époux être unis comme Rama et Sita! » Rama est le Dieu populaire du Deccan; les hommes aiment à porter son nom; c'est à lui qu'est dédié le petit temple des villages, orné invariablement de trois bas-reliefs, l'un représentant Rama, l'autre sa tendre et chaste épouse Sita, et le troisième son frère Lakchmana; ce sont ses combats, plus célèbres dans l'Inde que n'est parmi nous la guerre de Troie, que chantent et colportent les bardes indous.

Le brahmanisme moderne a fait de Rama une incarnation de Vichnou.

L'histoire est autorisée à voir en lui le héros victorieux de la lutte suprême que les Aryans, maîtres du bassin du Gange, eurent à soutenir, à une époque non encore déterminée, et de concert avec les populations plus anciennement établies dans le Concan et dans l'Orissa, contre les aborigènes de l'Inde méridionale, noirs anthropophages aux habitudes pillardes et sanguinaires, dont le centre de puissance était déjà refoulé dans Ceylan.

Les légendes populaires, qui rappellent aujourd'hui

ces données héroïques, semblent, au style et à la langue près, différer peu des traditions suivies par les anciens rapsodes dont les chants sont entrés, comme base ou comme matériaux, dans le Ramayana, cette belle épopée sanscrite. On peut en juger par la version suivante qu'on m'a traduite d'un dialecte tamoul et que j'ai transcrite de mon mieux, ne la croyant pas hors de place dans ce récit.

Rama, fils de Daçaratha, roi d'Ayodhia¹ et héritier désigné du trône, en fut subitement écarté par les menées astucieuses d'une des quatre épouses de son père. Obligé de céder ses droits à un de ses frères, il se retira dans les solitudes qui formaient alors le centre de l'Inde, suivi de Sita, sa jeune et belle épouse, et de son frère Lakchmana. — Celui-ci, chasseur bouillant, guerrier indomptable, ayant, dans une rencontre avec une troupe d'ogres cannibales, blessé et mutilé la sœur de Ravana, roi des Rakchasas, ce monarque, géant colossal, doué de dix têtes et de vingt bras et changeant de forme à son gré, vengea l'injure de sa sœur par l'enlèvement de Sita, qu'il transporta inaperçue de tout œil mortel, dans les murs de Lanka, sa capitale, au centre de Ceylan. Rama, désespéré, chercha longtemps vainement les traces de sa bien-aimée à travers les monts et les forêts. Il rencontra enfin Sougriva, le roi des singes², qui lui offrit son aide et son alliance contre leurs ennemis communs, les Rakchasas.

Hanouman, le général de l'armée des singes, doué d'une agilité héréditaire (il avait pour père le Borée indou), alla chercher des nouvelles de Sita dans le pays même de l'ennemi. L'entreprise était difficile: il y avait un bras de mer à traverser; mais Hanouman, marchant sur la surface des flots, parvint à Lanka et, après de minutieuses recherches, finit par découvrir la princesse, plongée dans la plus profonde affliction, arrosant la terre de ses larmes, ne cessant d'appeler le secours de son cher mari Rama, et ne répondant que par des imprécations aux soins respectueux dont l'entourait Ravana. Hanouman rapporta ces nouvelles. Chargé par Rama de construire une digue sur la mer pour frayer un passage à son armée, il déracina arbres et rochers, et portant chaque fois autant de pierres qu'il avait de poils sur le corps (et il en avait autant qu'il convient à un singe de race), il eut bientôt achevé sa besogne.

L'armée des singes, renforcée d'une troupe innombrable d'ours, traversa enfin le détroit, et envahit l'île soumise à la puissance de Ravana. La lutte fut terrible et acharnée; mais, après de nombreuses alternatives de succès et de revers, Ravana perdit la vie dans un combat sanglant. Rama, ayant enfin délivré sa jeune et belle épouse, la ramena en triomphe à Ayodhia³.

1. Les ruines d'Ayodhia, aujourd'hui Aoude, se voient encore sur les bords de la Gogra, à une trentaine de lieues de Luknow, chef-lieu de l'Aoude actuel.

2. Cette appellation (*vanara* en sanscrit), comme celle de *mlekkas* et de *varvaras* (barbares), est évidemment dans les vieux poètes aryans le simple résultat de leur orgueil de race, vis-à-vis des peuples étrangers.

3. Le retour triomphal du héros, dans sa capitale, clôt le Ra-

Peu après sa victoire et son retour, il se promenait une nuit loin de son palais ; tout à coup il entend un ouvrier qui se querellait avec sa femme. Cet ouvrier soupçonnait la fidélité de sa compagne et avait résolu de la chasser de la maison. « Je ne suis pas, criait-il, homme à garder, comme le fait Rama, une femme qui a appartenu à un autre. » Ces paroles soulevèrent dans son âme une grande indignation. Sur-le-champ il fit appeler son frère, et lui ordonna de conduire Sita dans la forêt et de la tuer. Mais la princesse était enceinte, et Lakchmana, tout soldat qu'il était, n'osa exécuter sa consigne ; il abandonna sa belle-sœur, se contentant de tremper le fer de sa flèche dans le suc rouge d'un arbre du pays.

Sita donna naissance à deux fils. Plus tard Rama, voulant faire le sacrifice solennel du cheval¹, mit, suivant l'usage, en liberté l'animal qui devait servir de victime. Le cheval vint à l'endroit où vivaient ces enfants, qui le capturèrent. L'armée des singes, envoyée pour le reprendre, et Rama lui-même, furent vaincus et taillés en pièces. Un saint ermite, apprenant tous ces événements, prononça les prières qui rendent la vie aux morts, et les ressuscita tous. Rama rappela alors sa femme auprès de lui afin d'accomplir le sacrifice, mais il ne la reçut sous son toit qu'après lui avoir fait subir l'épreuve du feu. Encore ses accès de jalousie troublaient-ils continuellement leur bonheur. Sita, dans son désespoir, pria la terre de s'entr'ouvrir sous ses pieds, en témoignage de son innocence. La terre s'entr'ouvrit, et la douce et pure Sita disparut. Quant à Rama, rongé de chagrins, il vécut dès lors dans la solitude et la pénitence.

Le pays au sud de Chingleputt est aride et peu cultivé. Ici encore les étangs, les canaux que les anciennes générations avaient pris soin d'établir à grands frais pour irriguer la campagne et y porter la fécondité, ont disparu ou n'ont laissé que des vestiges prouvant l'insouciance des générations modernes. Énérvé par la chaleur du climat et ne trouvant pas dans des besoins réels un stimulant à l'activité et à la poursuite de la richesse, l'habitant de ces contrées vit au jour le jour, insoucieux du présent comme de l'avenir. Cette nonchalance n'est pas un fait particulier à l'Inde, les mêmes tendances et les mêmes résultats se rencontrent partout dans les climats brûlants des tropiques

Dans nos contrées, il suffit de ne point porter at-

mayana de Valmiki, tel qu'il a été transmis à nos jours par les pandits de la vallée du Gange. Le chant *Uttara (Uttarakanda)* auquel se réfère la fin de la légende transcrite par notre voyageur, n'a été rattaché que très-tardivement à la grande épopée. Sa postériorité par rapport aux six chants authentiques du poème se trahit par l'infériorité du style et de la langue, et la modernisation évidente des idées et des dogmes.

1. Le sacrifice d'un cheval (*asvamedha*) a été institué, dès la plus haute antiquité védique, par les prêtres d'Indra, alors premier dieu de l'Olympe aryan, pour remplacer les sacrifices humains, anathématisés par eux. Voir à ce sujet la légende de Çunacépa dans le premier chant (*Ayodhyakanda*) du Ramanaya, et, mieux encore, dans l'*Aitaréya-Brâhmana* et dans les *Çankhâyana Sûtras*, dont la version nous paraît la plus antique. F. de L.

teinte à l'agriculture par des entraves nuisibles pour qu'elle se développe utilement ; l'intervention de l'autorité supérieure serait, au contraire, très-efficace dans ces climats où une chaleur accablante énerve les habitants et où le manque de besoins impérieux sollicite l'homme à la vie contemplative bien plus qu'à un travail destiné à faire face à des nécessités qui n'existent que dans nos régions brumeuses et glacées du Nord. Il ne faut donc point compter sur l'initiative privée pour réaliser ces progrès ; les chefs seuls ont entre les mains les moyens de favoriser l'agriculture en prenant les mesures nécessaires à son développement : mais il faut reconnaître que ce système est contraire aux habitudes anglaises. Chacun sait que le gouvernement de l'Angleterre répugne à toute immixtion dans les opérations commerciales et agricoles et abandonne tout à l'industrie privée ; ce système, quand il n'est pas poussé à outrance, est préférable à ce qui se pratique en France.

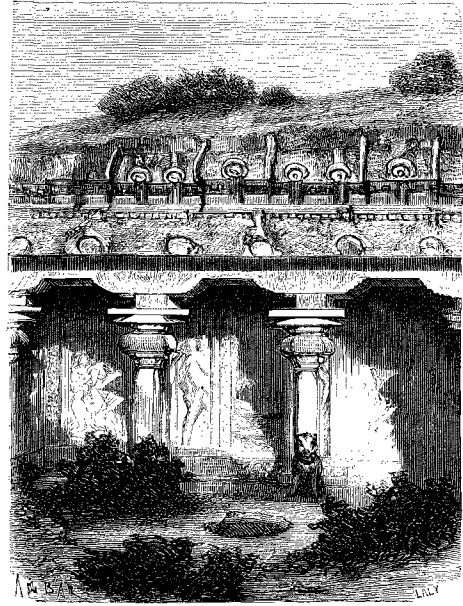
Mais si d'un côté il y a trop de retenue, n'y a-t-il pas de l'autre trop de laisser-aller ? N'avons-nous pas vu, dans la dernière famine qui a ravagé cruellement certaines parties de l'Inde, des agents anglais qui, pour ne pas violer le principe de l'abstention dans les affaires privées, refusèrent de permettre l'importation des grains sur les navires de l'État, aggravant ainsi les souffrances des populations plutôt que de violer un principe commercial ?

Partout où le pays est peu cultivé, dans le Deccan, on rencontre des bois de lataniers. Ce palmier, dont le fruit, sans être exquis, est recherché des enfants, fournit une boisson, le *toddey*, du sucre ou *jaghery* et une liqueur alcoolique connue sous le nom d'*arrack*. Ces produits sont tirés des fleurs, lorsqu'elles sont à l'état rudimentaire. C'est vers les mois de novembre et de décembre que commence l'inflorescence et que par conséquent l'on extrait la sève nommée *toddey* avec laquelle s'obtient l'*arrack* et le sucre. Voici le mode employé par les indigènes pour recueillir ce liquide : Après s'être lié solidement les jambes à la hauteur des chevilles et avoir entouré l'arbre d'une forte courroie, assez large pour y passer facilement le corps, l'Indou grimpe au latanier en s'arc-boutant avec la courroie contre le tronc, pendant qu'il élève ses pieds, puis, serrant le palmier avec la plante des pieds à l'instar du singe, il élève la courroie, s'arc-boute de nouveau et continue ainsi jusqu'au sommet de l'arbre. Il presse alors fortement la base de l'axe floral pour en arrêter le développement, froisse les fleurs avec les doigts et coupe, afin de faciliter l'écoulement du suc, le bout des axes secondaires sur lesquels ces fleurs se trouvent comme incrustées. Quand, vers le neuvième jour, le suc commence à couler, on introduit l'extrémité du spadix dans un vase de terre dont, matin et soir, on recueille le contenu. Cet écoulement dure de trois à quatre mois et produit par jour de deux à trois litres de liquide. Tous les trois ans, on laisse le latanier se reposer et porter des fruits, sans quoi, dit-on, l'arbre

périrait. Pour obtenir le jaghery ou sucre, on ajoute à ce sucre un peu de chaux, et, au moyen de l'ébullition, on lui donne la consistance d'un sirop; on le verse ensuite dans de petits paniers faits de feuilles de palmier. En refroidissant, il se cristallise partielle-

ment et fournit un sucre d'une couleur brun foncé. Trois litres de toddey produisent environ un litre de jaghery d'une valeur moyenne de trente-cinq centimes.

L'arrack se prépare avec le toddey fermenté et soumis à la distillation; la quantité de suc produite par

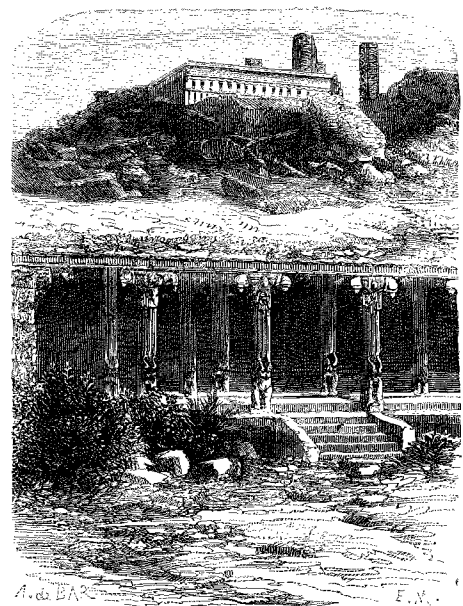
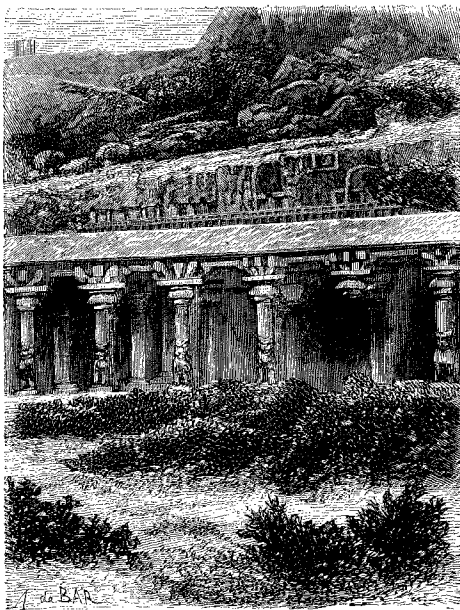


Mahabalipour : Détails d'entrée des temples souterrains. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

l'arbre mâle n'est guère que le tiers de celle produite par l'arbre femelle.

De Chingleputt à Sadras, on compte vingt milles, et

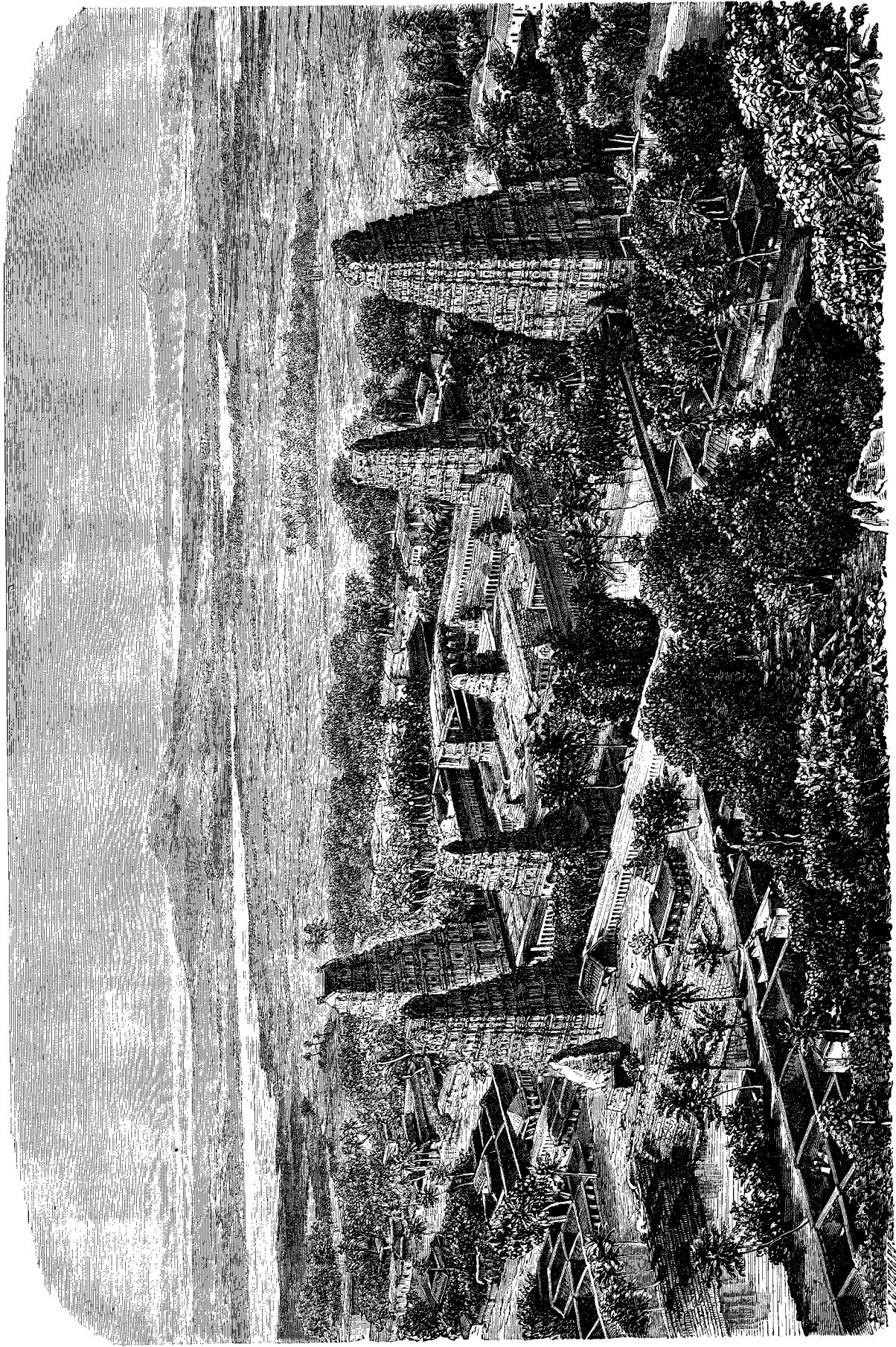
le temps nécessaire à ce parcours est assez long, à raison du mauvais état de la route. On traverse en chemin un village connu des Anglais sous le nom d'Eagle's-



Mahabalipour : Détails d'entrée des temples souterrains. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Hill et appelé Tricallikounrou par les indigènes. On remarque en ce lieu un temple bâti au pied d'une colline. La planche ci-contre peut donner une idée de la distribution générale des temples de l'Inde. Eagle's-Hill n'est qu'un pauvre petit village; sa po-

pulation est peu nombreuse et bien misérable, et le temple qui en dépend n'est qu'un des moindres spécimens de ce genre de monument. Il suffira de jeter les yeux sur cette pagode, représentée à vol d'oiseau, pour comprendre de quel étonnement, de quelle admiration,



Vue à vol d'oiseau de la pagode d'Eagle's-Hill. — Dessin de H. Clerget d'après l'album photographique de M. Granddier.

doit être saisi le voyageur dans ses pérégrinations à travers la presqu'île de l'Inde, dont la réputation monumentale est à juste titre universelle. Quatre grandes portes donnent accès dans une première enceinte dont les murs ont, comme dans tous les temples indous, une direction nord et sud, est et ouest ; on y voit des colonnades et des portiques. Par une porte de moindre dimension, on pénètre dans la seconde enceinte, qui renferme le sanctuaire principal, le saint des saints, et quelques temples de dieux secondaires. Comme dans toutes les petites pagodes, l'étang des ablutions est situé en dehors des murs, dans le village même.

Le district de Sadras est riant et bien cultivé ; il produit une grande quantité de riz.

Un canal d'eau salée conduit de Sadras à Madras, en longeant la côte : c'est le moyen de transport que je préférerais pour me rendre à Mahabalipour (littéralement la cité du grand Bali), connue aussi sous le nom des *Sept-Pagodes*, et située à sept milles au nord de Sadras.

Là, sur une plage sablonneuse et déserte, lavée par les vagues aux jours de la mousson, existent nombre de petits temples et d'excavations qui méritent d'attirer l'attention du voyageur. La plupart de ces monuments paraissent avoir été consacrés à Vichnou, dont le culte était très-répandu jadis sur la côte de Coromandel.

Après avoir traversé un bois de lataniers, on arrive à un massif granitique qui s'élève, comme une île, au centre de ces plaines sablonneuses. Le versant occidental offre d'abord une grotte devant laquelle se dresse un portique composé d'une double rangée de quatre colonnes : les quatre premières, à fût octogone, ont une base et un sommet cubiques, tandis que les autres sont polygones avec des chapiteaux en forme de champignon. Dans le fond étaient placés cinq sanctuaires renfermant jadis des Lingams ; il ne reste plus que la cuvette de pierre qui contenait l'idole. Les portes de ces sanctuaires sont flanquées de chaque côté d'une statue de quatre pieds de hauteur, que rien ne recommande à l'admiration du public. Le tout est creusé dans le roc vif. La frise extérieure est ornée de ces clochetons, caractéristiques des temples de ce lieu, qui reproduisent, comme l'a fort bien fait remarquer M. Fergusson, les cellules des monastères où les moines bouddhistes passaient leur existence. A gauche de ce temple, et sur un emplacement voisin, on en voit un second dont les sculptures inachevées portent encore la trace des coups de ciseau des ouvriers. Je mentionnerai également l'existence d'une autre petite grotte dont la façade est décorée de deux colonnes à base et à chapiteau cubiques et à fût octogone, et dont l'entrée du sanctuaire est ornée de deux statues grossièrement sculptées. A quelques pas de là, sont pratiquées, dans le roc, trois niches, occupées chacune par des statues informes ; au fond de ces niches est sculpté un dieu armé de quatre bras, dont les attributs ne sont pas reconnaissables, et au-dessous duquel volent deux nains dont les corps trapus, les jambes torses et les

têtes hideuses forment un ensemble difforme qui ne diffère nullement de ceux qui figurent dans tous les monuments bouddhistes de Ceylan ; ils représentent les yakças ou démons. Au-dessous, deux hommes agenouillés se tiennent dans l'attitude de la prière. Toutes ces sculptures manquent de grâce et d'expression.

En contournant la colline du côté du nord, deux singes, dont l'un est occupé à gratter la tête de son camarade, excitent la curiosité par la bizarrerie de leur pose, quoique à demi cachés par deux jeunes palmiers. On arrive ensuite à un autre petit temple également taillé dans le roc, qui est du même style que les trois précédents. Une statue de Ganesa occupe aujourd'hui la salle intérieure. J'hésite, en raison du peu d'intérêt qu'elles présentent, à signaler les ruines d'une pagode voisine bâtie en briques : la grande enceinte est précédée d'un petit mandapam supporté par quatre colonnes monolithes. Le gopuram ou porte d'entrée ne paraît pas avoir jamais été terminé. Derrière l'enceinte se dressent deux rochers d'un mètre et demi de haut et couverts de bas-reliefs ; les éléphants qui y sont représentés sont pleins de vie et de naturel. Les sculptures n'ont point la raideur propre à ces sortes de bas-reliefs, et il y a une certaine expression dans quelques-unes des têtes. Sur la première de ces roches sont figurés des êtres à pieds ongulés ; sur la seconde, un des personnages a les bras levés en l'air et les côtes apparentes, comme celles d'un squelette. Entre les deux roches, est une statue de femme à queue de serpent ; sur sa tête, s'épanouit une cobra capella.

Je visitai ensuite d'autres grottes remarquables, dont les gravures donnent une idée.

L'une d'elles repose sur une triple rangée de quatre colonnes ayant des lions pour piédestal. Dans le fond, un bas-relief représente un trait de la vie de Krichna : ce dieu, de stature colossale, soutient de la main gauche la voûte du temple ; de tous côtés sont figurés des zébus ; l'un, à droite, est couché dans une pose fort naturelle ; un autre, plus loin, lèche une génisse pendant qu'un homme est occupé à la traire ; ce sont de beaux bas-reliefs. Sur la paroi de gauche sont sculptés des monstres, parmi lesquels on remarque un lion à tête humaine. Les animaux surtout méritent de fixer l'attention d'un artiste.

Du côté de la mer est une grotte sans importance par elle-même, mais qui est surmontée par un petit temple dont les murs conservent encore quelques traces de sculptures.

Plus vers le sud apparaît une grande roche couverte de bas-reliefs à peine ébauchés dont les figures mesurent de trois à quatre pieds. A gauche est représentée une femme dans une position indécente ; un dieu à quatre bras surpasse ses compagnons par la hauteur de sa taille, à l'exception toutefois de l'un d'eux qui croise ses bras au-dessus de sa tête et qui est presque d'égale grandeur. En montant au petit temple qui est perché sur le point culminant de la colline, on passe devant une grotte qui contient divers bas-reliefs intéressants.

sants ; sur la paroi de gauche, on distingue un lit, soutenu par trois hommes à genoux, dans lequel Vichnou est couché, la main droite pendante et la tête surmontée par la gorge gonflée d'un énorme naja ; au-dessus du dieu planent deux esprits célestes dont l'un ressemble à un nain trapu et bouffi et dont l'autre a les formes élancées et gracieuses d'une femme ; à ses pieds, deux hommes s'emparent d'une espèce de massue. Sur le mur de droite, une déesse à huit bras, montée sur un lion et la tête abritée par un parasol, tire une flèche sur un colosse à tête de taureau qu'un parasol protège également contre les rayons du soleil ; tout en brandissant un sabre de son autre main, le géant cherche à délivrer un être humain qui, la tête en bas, et vu de dos, est placé entre les deux principaux personnages ; l'occiput renversé de cet homme semble s'appuyer sur le cimenterre de l'une des compagnes de la déesse. Aux côtés de celle-ci combattent des anges joufflus, sans ailes, à la taille épaisse et ramassée, couverts de boucliers allongés et armés d'arcs et de cimenterres indous dont la lame recourbée, plus étroite près de la poignée, s'élargit vers la pointe. Le géant à tête de taureau est accompagné de guerriers portant des boucliers ronds et des glaives romains. Une sauvage énergie brille sur la figure du *minotaure*, et on reconnaît à la contraction des lèvres la colère qui l'anime. La pose du corps elle-même est digne d'éloges.

Au centre de cette grotte, dans un petit sanctuaire, un bas-relief représente Çiva, un pied sur un taureau ; à sa gauche est sa femme, tenant dans ses bras un enfant en bas âge. On pénètre dans ce sanctuaire par un portique formé de deux colonnes reposant chacune sur un lion.

Plus au nord, sur le rivage même de la mer, s'élèvent deux temples en forme de pyramide. La colonne, qui est placée d'ordinaire devant les temples de Çiva, a sa base battue aujourd'hui par les flots.

Il est évident que la côte de Coromandel est minée par les vagues, et que la mer l'envahit chaque jour de plus en plus. D'un autre côté, un fait en sens inverse se produit à Ceylan et mérite d'être signalé. Ainsi, l'île de Ceylan n'a jamais fait partie du continent indien et rien n'autorise à penser que ce soit un cataclysme qui l'en ait détachée ; cependant il est indubitable que la distance qui la sépare de la péninsule diminue chaque année, et un jour viendra où la jonction sera accomplie. Cette conjecture n'est pas basée sur des hypothèses inventées à plaisir, mais sur la logique, et elle n'est que la conséquence de ce qui se produit chaque jour. En effet, les provinces situées au nord de Ceylan, en avant de la masse centrale des montagnes granitiques, sont des terrains qui ont été peu à peu abandonnés par l'Océan, et qui sont aujourd'hui conquis définitivement sur la mer. Elles doivent leur existence d'une part à l'accumulation d'une immense quantité de polypiers dont les sécrétions calcaires forment si fréquemment, dans les mers de l'Inde, des récifs connus sous le nom d'attols, et de

l'autre aux dépôts de sable et de gravier que des courants violents enlèvent à la côte de Coromandel, dont l'abaissement est journalier, et qu'ils déposent lorsque, déviés de leur direction par la position de l'île de Ceylan, ils sont obligés d'en contourner la côte orientale. Il faut attribuer à la même cause les bancs et les îles du pont d'Adam, dans le golfe de Manaar.

Ces temples de Mahabalipour, construits loin de la mer et baignés aujourd'hui par les vagues, offrent un témoignage curieux et irrécusable des changements géologiques si intéressants que les siècles ont opérés sur la côte de Coromandel.

Dans le plus grand des deux temples, dont l'entrée est tournée vers la mer, était un lingam colossal de forme prismatique, aujourd'hui renversé de son piédestal ; au fond, un petit bas-relief représente Çiva accompagné de sa femme et de son fils. Le deuxième temple a son entrée du côté opposé, et contient un bas-relief identique.

Entre les deux pagodes est un petit sanctuaire dans lequel se trouve une statue colossale de Vichnou, qui semble avoir eu originairement une autre destination et n'y avoir été placée que plus tard.

Ces pagodes, bâties entièrement en pierre, sont entourées d'un mur. Il existe une disproportion notable entre la base et le toit pyramidal de ces édifices ; cependant hâtons-nous d'ajouter que si l'ensemble en est lourd, leurs détails ne manquent pas de grâce.

A un mille et demi environ plus au sud, s'élèvent cinq temples monolithes, qui sont sans contredit la partie la plus intéressante des ruines de Mahabalipour. Trois de ces pagodes ont la forme pyramidale et sont ornées de clochetons quadrangulaires. Une autre est carrée et surmontée d'un toit en voûte curviligne : c'est le seul qui soit terminé ; dans le sanctuaire, on remarque une déesse à quatre bras, ayant deux hommes agenouillés à ses pieds ; autour d'elle volent quatre anges bouffis, dont deux ont la lèvre supérieure ornée de moustaches ; la toiture est fendillée en divers endroits. Sur chaque face sont sculptés deux gardiens.

Des trois temples pyramidaux que nous venons de citer, le second est le moins avancé et n'offre aucune sculpture.

Le temple rectangulaire a vingt pieds de large sur quarante-quatre de long ; il n'est pas évidé intérieurement ; la face qui regarde la mer est enterrée dans le sable jusqu'aux chapiteaux des colonnes. Une fissure, triple d'un côté et simple de l'autre, ainsi que la chute des petits clochetons des coins, fait supposer qu'il est survenu une grande commotion depuis la construction de ces édifices, ou même peut-être pendant qu'on y travaillait. Ne serait-ce pas quelque violent tremblement de terre ?

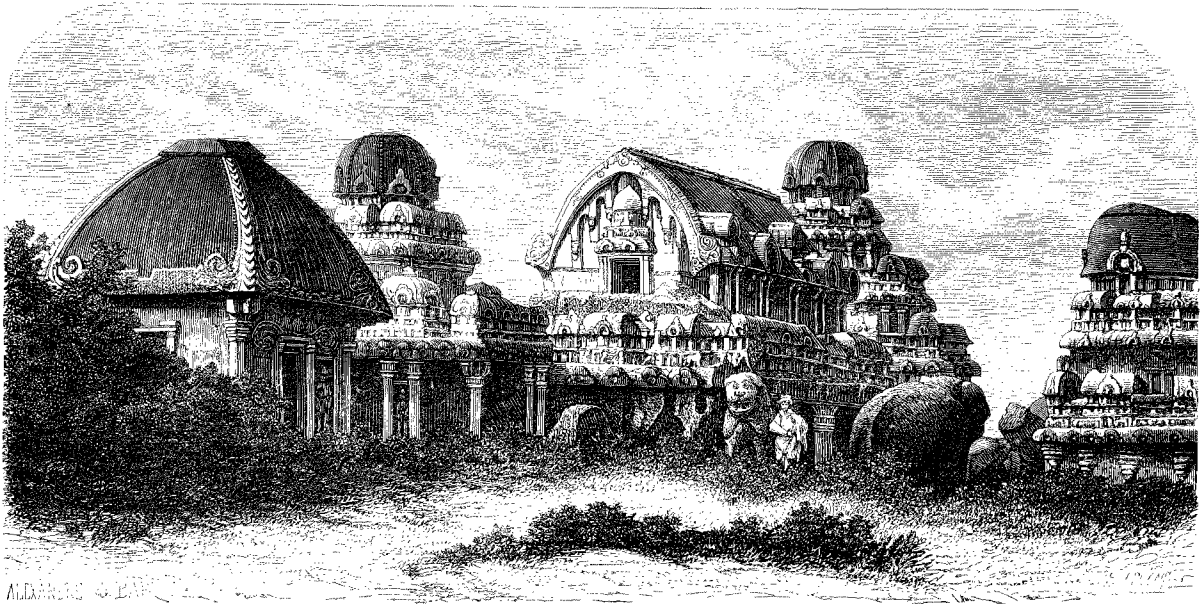
Le dernier temple est le plus grand de ceux à ton pyramidal : il mesure vingt pieds de côté, il est carré : il a vingt-huit à trente pieds de hauteur ; il n'est pas complètement achevé sur toutes ses faces, comme le prouvent, en quelques endroits, certaines sculptures

seulement commencées et quelques colonnes à peine ébauchées. Il n'y a pas de sanctuaire intérieur. Sur la façade regardant la mer, on aperçoit encore plusieurs inscriptions inintelligibles.

A proximité de ces temples, se trouve un zébu co-

lossal que les sables ont recouvert en partie et qui n'offre d'ailleurs rien de remarquable. Un peu plus loin, il y a un lion sans expression et un éléphant dont la tête, vue à distance, est frappante de naturel.

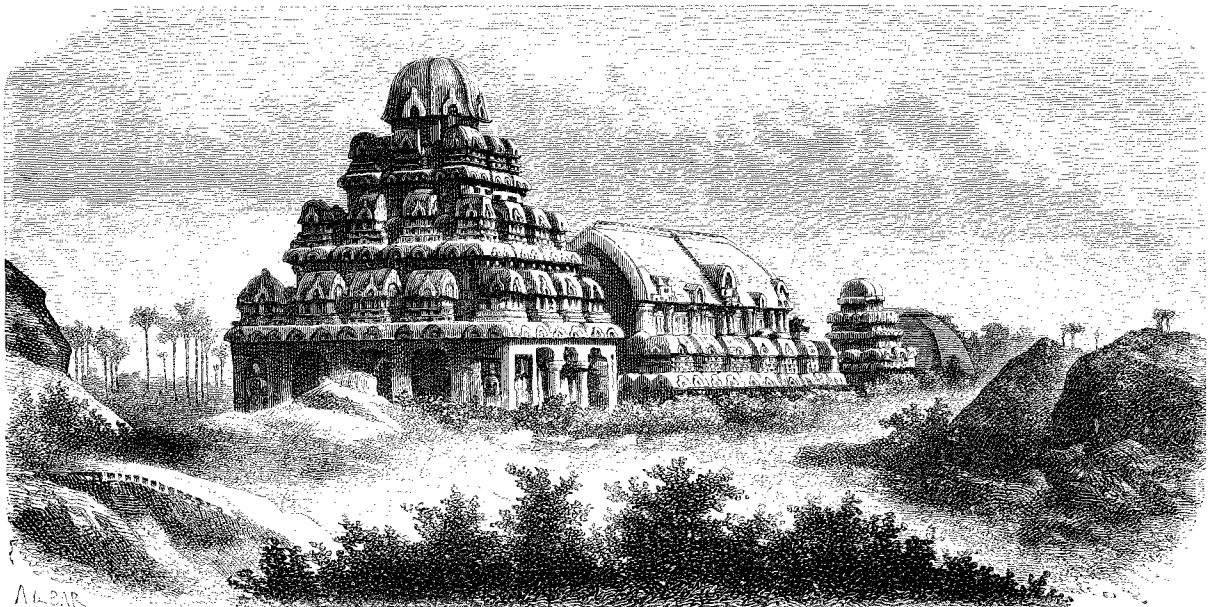
Nous avons déjà énoncé, en décrivant les pagodes de



Mahabalipour : Les sept pagodes monolithes. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Bhuwaneshwara, les motifs pour lesquels les anciens édifices bouddhistes offraient un intérêt tout particulier; c'est non-seulement parce qu'ils datent de l'ori-

gine d'une religion qui a exercé une grande influence sur l'humanité et qu'ils appartiennent à la seule architecture dont on puisse suivre le style dans ses di-

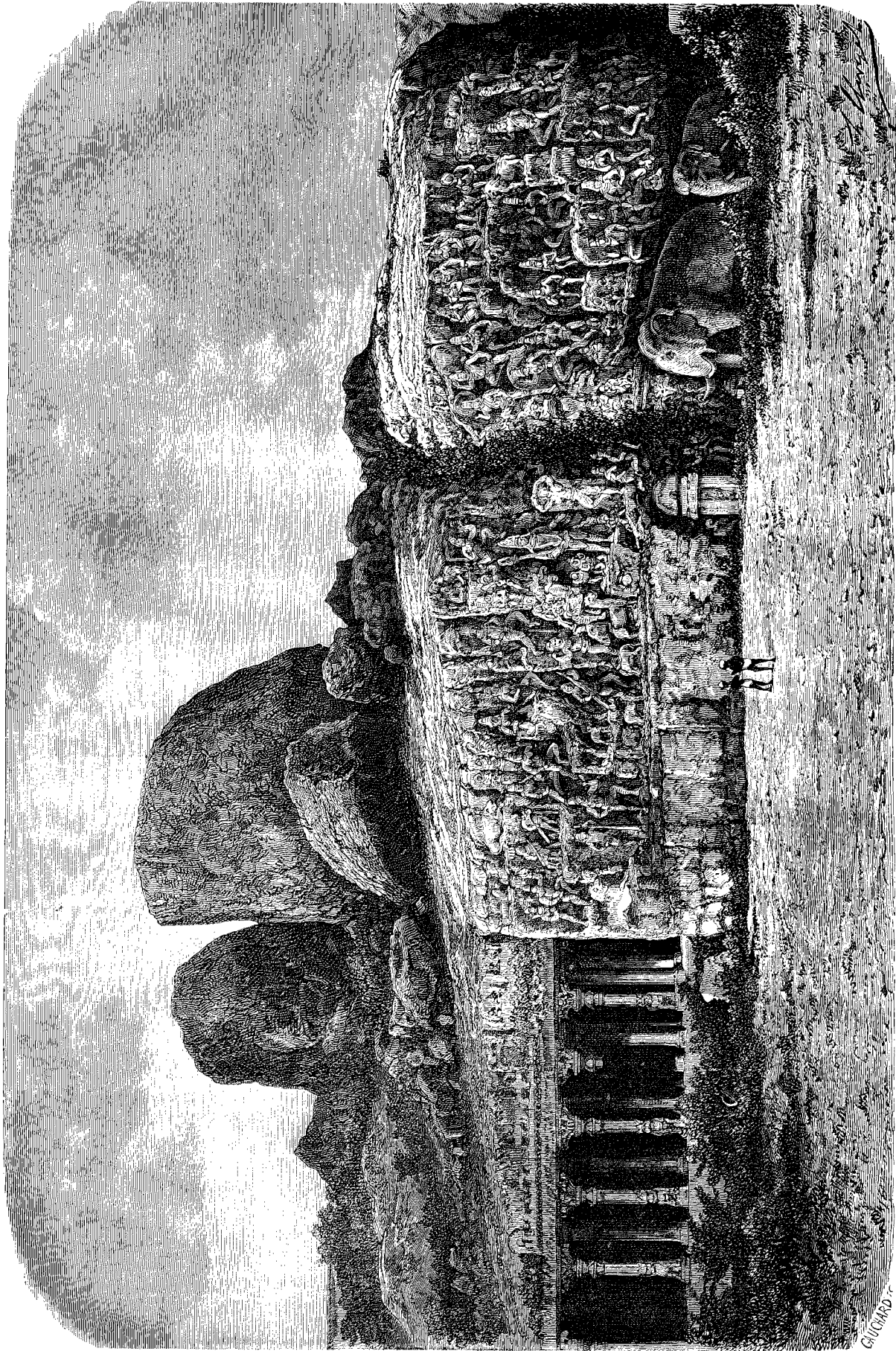


Mahabalipour : Les sept pagodes monolithes. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

verses transformations depuis le règne d'Açoka (263-242 ans avant J. C.) jusqu'à nos jours; mais c'est surtout parce qu'ils sont le type primitif qui a servi de modèle à tous les autres édifices indous actuels. Nous avons déjà parlé des rapports évidents qui existent en-

tre les dagobas et les stopas d'une part et les temples aux symboles çivaïtes de Bhuwaneshwara de l'autre.

Il est un autre ordre de monuments et de pagodes qui nous paraît tirer son origine des grottes bouddhistes. Les monuments ruinés de Mahabalipour offrent



Grands bas-reliefs sur les rochers, à Mahabalipur. — Dessin de H. Clerget d'après l'album photographique de M. Grandidier.

à l'étude un intérêt particulier, parce que, avec un peu d'attention, on peut y suivre toutes les transformations successives de l'architecture religieuse de l'Inde du moyen âge et des temps modernes, depuis la grotte naturelle jusqu'à celle dont les murs sont décorés de bas-reliefs.

Dans le principe, les prêtres bouddhistes, vivant dans la solitude des forêts, conformément aux préceptes du maître, afin d'aspirer saintement au Nirvana, durent rechercher tout d'abord les abris offerts par les grottes naturelles. L'ardente piété des rois, cherchant à honorer la religion dans ses ministres, orna plus tard quelques-unes de ces grottes de fresques et de sculptures; d'autres furent agrandies et taillées en forme de salles soutenues par des colonnes couvertes des dessins les plus fins et les plus délicats. Ainsi, le désir de propager les principes de morale prêchés par le Bouddha et la vénération que ses sectateurs portaient aux restes plus ou moins apocryphes de son corps, avaient fait élever une première classe de monuments, les stopas et les dagobas, et c'est au respect que les rois professaient pour les prêtres qu'il faut attribuer l'existence de ces demeures souterraines que nous signalions tout à l'heure en raison des ornements qui couvraient leurs murailles.

Plus tard même on arriva à un troisième genre de monuments: des viharés ou monastères furent édifiés en bois avec une grande richesse. Enfin une quatrième catégorie de types architecturaux se compose des temples bâtis en briques ou taillés dans le roc que l'on connaît sous le nom de chaitiyas.

Dans tous les petits sanctuaires du Deccan, à toiture plate et dans lesquels on pénètre par une ou plusieurs rangées de colonnes, on reconnaît l'imitation servile des temples creusés dans le roc.

A Mahabalipour, les temples carrés montrent la transition qui s'opère dans l'architecture. Les clochetons qui figurent comme ornement, représentent les cellules où résidaient les prêtres. Ces cellules, d'abord vides, ont servi plus tard à placer les images de dieux, qui remplaçaient les moines à têtes rasées.

La forme donnée autrefois aux monastères, aux viharés, et qui se reproduit de nos jours dans les gopurams et les pagodes pyramidales, s'explique naturellement. Dans les premiers temps, la pierre n'était guère employée que dans un but religieux pour construire un édifice durable et imposant, tandis que les palais des rois, même les plus beaux, étaient bâtis en bois, et si les colonnes qui supportaient le premier étage étaient en pierre, c'était afin d'éviter les inconvénients produits sur le bois par l'humidité. Le bois, en effet, se pliant bien mieux que la pierre aux ornements les plus diverses, aux effets les plus variés de la dorure et du coloriage, suffisait à tous les besoins de l'architecture civile. N'employant donc que du bois comme matériaux, et étant du reste peu accoutumés à élever des maisons de plusieurs étages, à cause des lois somptuaires de l'Orient, qui ne permettaient point à

la masse du peuple de les habiter, les architectes adoptèrent pour les palais et les monastères la forme pyramidale, qui est la plus facile et la plus solide; et, en effet, leur inexpérience en géométrie ne leur eût pas permis d'élever avec du bois des édifices à plusieurs étages avec façade perpendiculaire, s'écartant de la pyramide.

On voit donc combien il est curieux d'étudier à Mahabalipour, ainsi que nous l'avons déjà fait à Bhuvaneshwara, et que nous le ferons plus tard à Ellora et à Adjounta, les diverses transformations de l'architecture bouddhiste sur laquelle les architectes brahmaniques postérieurs ont greffé leurs conceptions. Nous apprécierons aussi plus tard les différences que les deux croyances ont introduites dans les monuments, lorsque nous aurons visité les grottes du Deccan occidental.

En revenant de Mahabalipour, je revis successivement le village de Tricallykounrou ou d'Eagle's-Hill et sa curieuse pagode, Sadras et sa verdoyante banlieue, Chingleputt et ses bois de lataniers, et j'atteignis Tindavanam à soixante-quinze milles dans le sud de Madras. Là je quittai la route de Trichinopoly pour me diriger vers Pondichéry, dont j'étais encore séparé par une distance de trente milles.

En approchant du territoire appartenant à la France, on traverse d'immenses étendues couvertes de lataniers. Les environs de Pondichéry sont pittoresques et bien cultivés; les routes sont excellentes et bordées de cocotiers ou ombragées d'autres beaux arbres. La culture du pawn ou poivre bétel y est très-réputée; dans des sillons assez larges, entourés de tous côtés par de petits fossés pleins d'eau, croît cette plante au feuillage luisant, qui grimpe aux perches enfoncées dans le sol pour lui servir de tuteur.

Pondichéry est une jolie ville, percée de rues larges et proprement entretenues; sur la grande place, on remarque un petit pavillon central, le phare et le mât de pavillon; malheureusement le littoral a été récemment, et en vertu d'autorisation supérieure, envahi par des magasins à charbon pour les messageries impériales, magasins qui gâtent l'aspect général. La ville noire possède beaucoup d'allées bordées d'arbres qui offrent un ombrage fort recherché, et on y rencontre une propreté inconnue dans les autres villes de l'Inde.

Pondichéry a un aspect créole *sui generis*; elle n'a ni l'aspect d'une ville indigène ni la physionomie d'une ville française; c'est un heureux mélange de ces deux caractères qu'on retrouve partout où les races française ou espagnole sont obligées de vivre avec des populations étrangères.

Il en est des habitants comme de la ville, ils se sont fait une vie à part, adaptée au climat qu'ils habitent; ils ne cherchent pas à importer dans l'Inde les mœurs françaises, fort déplacées sous les ardeurs des tropiques. Les peuples méridionaux sont loin de ressembler aux Anglais, qui foulent toujours avec dédain la terre étrangère; fussent-ils en Chine ou au Kamtchatka, ils se croient toujours sur le sol britannique. L'Anglais, en

effet, ne voyage pas ; il change de place, emportant avec lui son *home*. Il est bon assurément de posséder, moralement parlant, cet esprit de ténacité, et de ne pas se laisser influencer sans raison ; mais au point de vue des mœurs et des habitudes qui doivent naître du climat, il semble plus simple et plus rationnel de modifier les usages adoptés dans les pays brumeux du Nord, qui sont en désaccord avec les influences climatiques des tropiques.

Remarquons toutefois que nous ne possédons peut-être pas assez l'esprit de suite et que nous pourrions arriver à de meilleurs résultats en poursuivant notre but avec une persévérance plus opiniâtre. S'il est puéril de ne pas céder sur des points sans importance et d'attacher un prix ridicule aux détails, ainsi que l'on peut justement le reprocher aux Anglais qui écoutent un orgueil mal placé, il est fâcheux de ne pas savoir, dans les questions graves, conserver une ligne de conduite invariable.

La promenade sur le bord de la mer est plantée d'arbres au feuillage toujours vert ; elle offre des ombrages fort agréables pendant la chaleur du jour. Les habitations, plus rapprochées que dans les villes anglaises de l'Inde, semblent indiquer un caractère plus sociable et par suite des relations et réunions plus fréquentes.

Les maisons de Pondichéry sont presque toutes séparées de la rue par de petites cours ornées de jolis parterres de fleurs et d'arbustes. Il est fâcheux toutefois, pour l'aspect général, que les murs des habitations se couvrent rapidement de cryptogames qui finissent par former de larges taches noires et nécessitent un récrépissage annuel. Mais, après deux ou trois mois au plus, la teinte trop blanche ne tarde pas à disparaître sous ces lichens qui étendent leurs milliers de bras dans tous les sens, et garnissent promptement toute la surface du mur.

Le voyageur français, à la vue de cette petite colonie, faible débris de nos possessions dans l'Inde, ne peut se soustraire aux sentiments de regrets que fait naître le souvenir des fautes qui ont tari pour notre pays la source de tant de richesses et de puissance, et son esprit se reporte naturellement sur l'histoire des armes françaises dans l'Inde. Qu'on nous permette de les rappeler brièvement.

Les possessions françaises de l'Inde, qui ne comprenaient que quelques comptoirs avant le règne de Louis XV, acquirent rapidement une extension considérable sous ce monarque, grâce à l'initiative pleine d'audace d'un homme supérieur dont le génie politique eût, à une autre époque de notre histoire, enrichi sa patrie d'un vaste empire ; mais le sceptre de saint Louis n'était plus alors aux mains de Henri IV ou de Louis XIV ; un roi efféminé et dissolu était assis sur le trône de France, souverain plus occupé de ses plaisirs que de la gloire et de la grandeur nationale. La riche succession de l'empire Mogol devint ainsi la proie de l'Angleterre, notre heureuse rivale. Toutefois les tentatives du génie français dans l'Inde à cette

époque mémorable ont brillé d'un éclat assez vif pour mériter de ne pas être oubliées.

Joseph-François Dupleix, natif de Landrecies, avait été nommé, en 1730, directeur du comptoir de Chandernagor sur le Gange ; il ne tarda pas à transformer cette misérable bourgade, et on vit bientôt par ses soins intelligents s'élever une ville florissante. Peu après il y établit un vaste chantier de construction pour les navires. Voulant étouffer le commerce anglais au Bengale, il fonda un second comptoir à Patna, à trente-huit lieues de Bénarès. En récompense des services rendus, Dupleix fut appelé en 1740 à un poste plus élevé, il devint gouverneur de Pondichéry, et obtint en même temps la présidence du conseil supérieur ; enfin, le 23 octobre 1742, il fut nommé gouverneur général des possessions françaises dans l'Inde. — Revêtu de cette nouvelle dignité, et investi du commandement, Dupleix songea à réaliser les projets qu'il méditait depuis longtemps ; ses conceptions étaient vastes sans doute, mais elles n'étaient pas inférieures à son génie. L'empire Mogol tombait en ruines ; il crut le moment favorable pour étendre la domination française sur une partie de l'Inde et pour doter son pays d'un vaste territoire dont la conquête lui sembla facile. Dupleix ne se laissait pas éblouir par des illusions, il s'appuyait sur les faits récents qui attestaient hautement l'impuissance du Grand Mogol. Le schah de Perse, Nadir-Schah, venait d'envahir ses États, et il avait facilement dispersé son armée et dévasté sa capitale ; les Mahrattes étaient révoltés au sud et les Afghans au nord ; les gouverneurs de province refusaient l'obéissance et cherchaient à se rendre indépendants. Les Portugais et les Hollandais n'étaient pas des concurrents très-redoutables, l'Angleterre seule pouvait être une rivale sérieuse, capable d'opposer aux projets de Dupleix une formidable résistance. Mais Dupleix ne recula devant aucun obstacle ; il se mit courageusement à l'œuvre et, s'il eût été secondé par le ministère français et la compagnie des Indes établie à Paris, il eût incontestablement réussi à fonder la domination de la France dans l'Inde.

Son plan consistait à rester d'une part à la tête d'une colonie étrangère et indépendante, et de l'autre à s'immiscer dans les querelles et affaires intérieures des princes indous, afin de ne laisser échapper aucune occasion d'agrandissement.

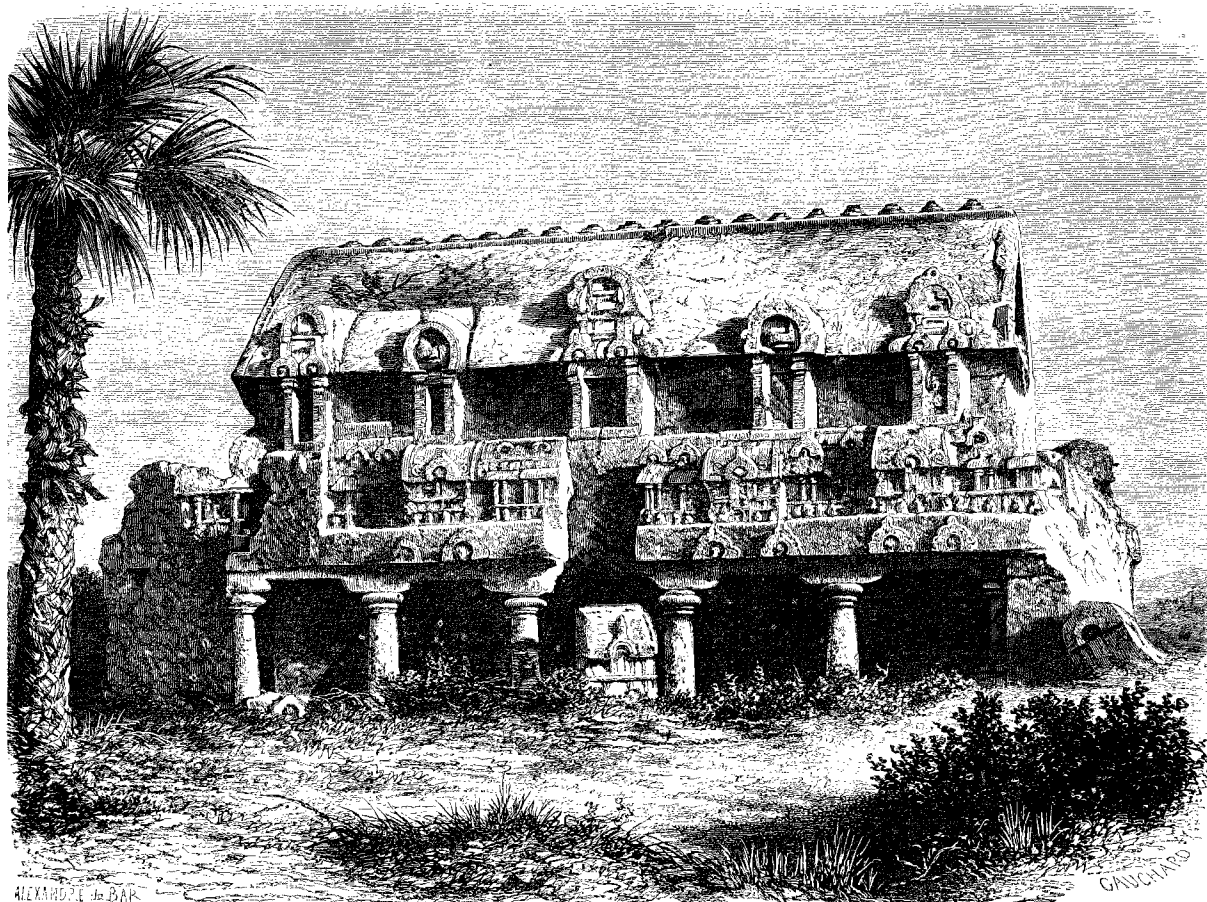
En 1745, la Compagnie anglaise envoya dans les mers de l'Inde une escadre qui vint menacer Pondichéry, tandis que le gouverneur de Madras se préparait à l'assiéger par terre. Mais les Anglais durent renoncer à leurs projets devant la déclaration du nabab du Karnatic, qui leur signifia qu'il attaquerait Madras s'ils attaquaient Pondichéry. Les habiles négociations de Dupleix avaient sauvé la colonie française d'un péril imminent. Ce ne fut que l'année suivante que La Bourdonnais, gouverneur des îles de France et Bourbon, ayant reçu quelques vaisseaux d'Europe, put venir au secours de Dupleix avec une flotte de neuf voiles ; les Anglais furent repoussés et contraints de se replier sur

Ceylan. La Bourdonnais alla bientôt mettre le siège devant Madras, dont il s'empara après une faible résistance (1746) ; le nabab du Karnatic, à qui l'on avait promis de livrer Madras, laissa cette ville tomber au pouvoir des Français sans prendre part à la guerre.

La prise de Madras fit éclater entre les deux chefs français, Dupleix et La Bourdonnais, un conflit qui était inévitable entre deux rivaux munis de pouvoirs mal définis. La Bourdonnais voulait restituer Madras aux Anglais moyennant le paiement d'une forte rançon, tandis que Dupleix voulait conserver cette conquête, nécessaire au but qu'il poursuivait. Sur ces entrefaites, la mauvaise saison se déclara, et un ouragan

obligea La Bourdonnais à regagner l'Île-de-France avec le reste de ses vaisseaux. Destitué de son poste de gouverneur de l'Île-de-France, il revint à Paris pour se justifier ; jeté en prison, il ne parvint à faire reconnaître son innocence qu'après trois années passées dans les cachots de la Bastille, et il mourut peu après, accablé de tristesse (1753).

Cependant le nabab du Karnatic réclamait la livraison de Madras, et, mécontent des réponses de Dupleix, il finit par rassembler une armée pour obtenir de force la ville qu'il convoitait et qui devait lui être remise, conformément aux promesses formelles de La Bourdonnais. Jamais jusqu'à ce jour les Européens et les



Mahabalipur : Le chaitiya. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Mogols n'en étaient venus aux mains : le sort favorisa les Français, qui dispersèrent les masses ennemies. Ce succès, dû à l'habileté de Dupleix et à la bravoure de nos troupes, répandit la terreur du nom français dans toute la péninsule : la discipline avait suppléé au nombre. Après sa victoire, le gouverneur général annule la capitulation de Madras et expulse les colons anglais. Mais là ne s'arrêtaient pas ses desseins : il avait résolu de bannir les Anglais du Karnatic. A la nouvelle de la reddition de Madras, les Anglais se hâtèrent d'envoyer dans l'Inde des forces considérables, pour accabler leur ennemi et prendre une revanche éclatante : à cet effet, ils attaquent Pondichéry. Du-

pleix, connaissant ses adversaires, et prévoyant les efforts qu'ils feraient pour ressaisir leurs possessions perdues, s'était préparé à une vigoureuse résistance : sa petite armée, composée de quatorze cents Français seulement, trouvait des auxiliaires utiles dans une troupe d'Indiens choisis parmi la caste guerrière et instruits à la mode européenne.

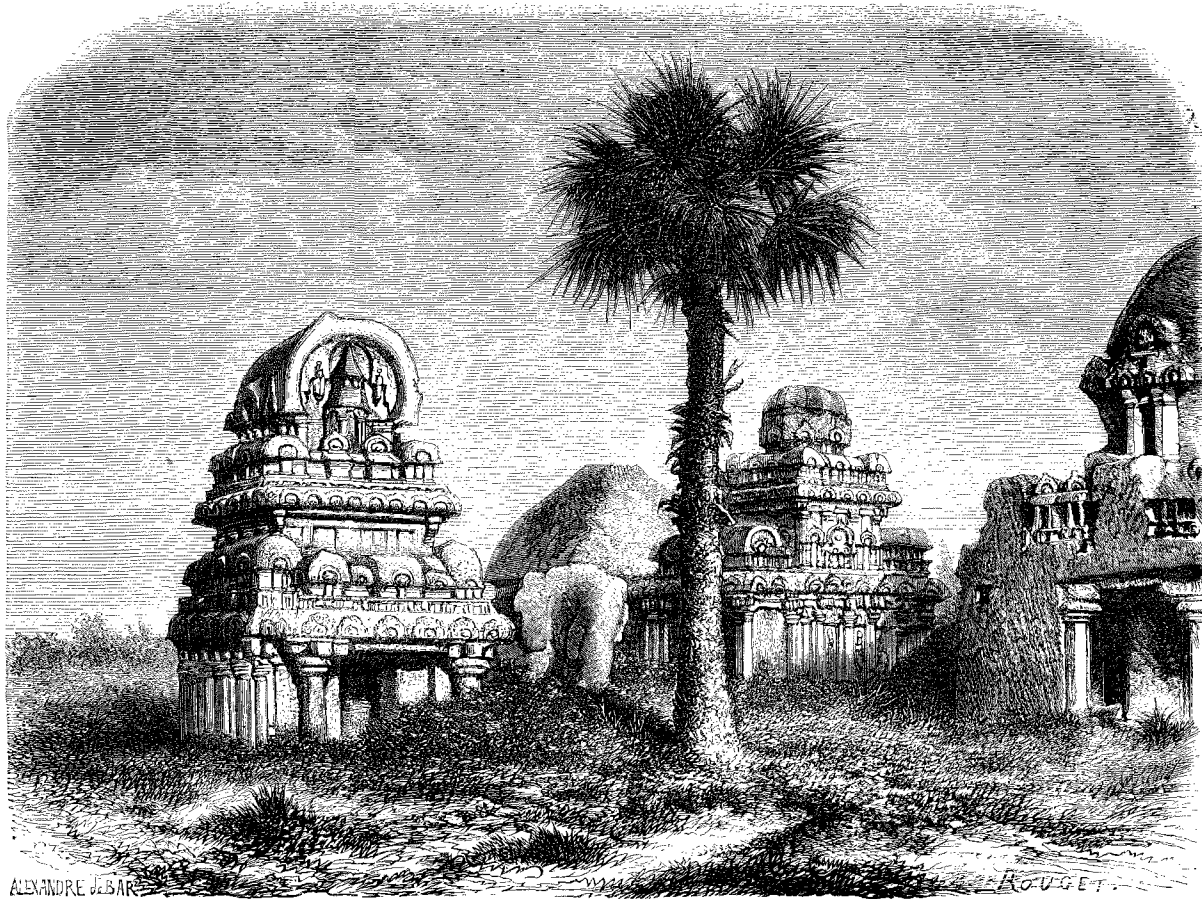
Avant de poursuivre ce récit, je dois signaler le dévouement éclairé et à toute épreuve d'une femme qui apporta à Dupleix un concours héroïque au milieu de luttes gigantesques : cette femme, c'était la sienne. Jeanne de Castro, d'origine portugaise, mais plus connue dans toute l'Inde sous le nom de Joanna-Begum,

Initiée aux coutumes de l'Inde, parlant et écrivant la plupart de ses dialectes, elle seconda puissamment les entreprises de son mari, en entretenant avec les chefs indigènes la correspondance la plus active.

Le succès de Dupleix fut complet : les Anglais échouèrent sur terre et sur mer, et la mousson acheva de disperser leur flotte. Le vainqueur reçut les félicitations du nabab et du Grand Mogol lui-même.

Malheureusement la paix d'Aix-la-Chapelle venait d'être signée par le cabinet des Tuileries, et cette paix stipulait la restitution de Madras aux Anglais : ce fut là une amère déception pour le grand politique qui avait cru assurer par la conquête de cette dernière ville la

chute des colonies anglaises. Se trouvant désormais dans l'impossibilité de faire une guerre ouverte aux Anglais, Dupleix les attaqua indirectement en protégeant nos alliés contre les leurs et en cherchant à accroître notre territoire. Bientôt un événement attendu depuis longtemps permit au gouverneur général français de reprendre la suite de ses entreprises ; le vice-roi du Deccan, le vieux Nizam-el-Moluk, venait de terminer sa longue carrière. Les Anglais reconnaissent pour son successeur son fils Nazir-Jung, pendant que Murzapha-Jung, neveu de Nazir, revendique son héritage, en vertu du testament du vice-roi décédé, et réclame instamment l'appui des Français. D'un autre



Mahalalipour : Les petites pagodes. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandier.

côté, le nabab du Karnatic, Anaverdi-Khan, était ennemi de Dupleix ; aussi ce dernier s'pressa de lui donner un compétiteur dans Tchunda-Saëb, descendant d'un ancien nabab de ces contrées. Les armées combinées de Murzapha-Jung et de Tchunda-Saëb envahissent le Karnatic, sous l'impulsion et avec le secours des Français, et mettent en déroute les troupes d'Anaverdi, qui périt dans le combat. Cependant Nazir-Jung, à la tête de trois cent mille hommes, se précipite sur le Karnatic, afin d'accabler sous le nombre son compétiteur Murzapha-Jung et son petit corps d'armée. Devant ce torrent dévastateur, les Français et Tchunda-Saëb se replient sur Pondichéry et se réfugient

derrière ses remparts ; mais Murzapha aime mieux capituler que fuir avec l'étendard du Deccan, ce qui eût été considéré comme une honte indélébile. Murzapha se rendit, à la condition qu'il conserverait sa liberté ; mais, malgré ses serments solennels, Nazir fit emprisonner son rival, et, attaquant à l'improviste ses partisans privés de leur chef, il les tailla en pièces.

Dupleix, jugeant impossible de triompher par la force, entre en négociations avec Nazir dans le but de gagner du temps ; puis, surprenant l'ennemi pendant son sommeil à la suite d'une orgie prolongée, il le contraint à lever son camp et à battre en retraite. Loin de s'endormir à la suite de ce haut fait d'armes, il se

porte rapidement à la rencontre de Mahomet-Ali, le concurrent de Tchunda-Saëb, remporte une victoire éclatante et s'empare de la forte place de Gingi. En apprenant ces succès rapides, Nazir accourt avec cent mille hommes, mais les chefs mécontents de son armée appellent les Français, cantonnés à Gingi, qui se jettent avec intrépidité sur cette masse formidable de combattants et leur font éprouver une déroute complète. Au milieu de la mêlée, Nazir est tué par un nabab qu'il avait insulté gravement, et, d'un accord unanime, la couronne est dévolue à Murzapha (1750).

Ce coup de théâtre inattendu ouvre une nouvelle ère de grandeur pour Dupleix et ses compagnons. Murzapha, accompagné de Dupleix, fait son entrée triomphale à Pondichéry. Un trône est dressé pour le nouveau vice-roi, qui reçoit les serments des nouveaux chefs de l'armée. Voulant reconnaître les services que lui a rendus le gouverneur français, Murzapha le crée nabab de toutes les provinces situées au midi du fleuve Krichna, embrassant le Karnatic et le sud du Deccan ; c'était un pays presque aussi étendu que la France. Peu après, Murzapha quitte Pondichéry pour aller prendre possession de ses États : il était accompagné de trois cents Français commandés par Bussi, brillant officier de fortune, génie aventureux comme Dupleix et son ami dévoué : c'était à lui qu'était confiée la mission de conquérir le centre de l'Inde ; il n'était au-dessous de sa mission ni par le talent militaire ni par son audace et son dévouement sans bornes. En entrant dans le Deccan, Murzapha tombe victime d'une révolte des Patanes, et Bussi, après avoir vengé ce meurtre, installe sur le trône Salabut-Jung, oncle du défunt. Mais ce dernier ne devait pas rester tranquille possesseur du trône de son neveu ; il vit bientôt un de ses frères se précipiter sur le Deccan à la tête des Mahrattes pour lui disputer sa couronne. Heureusement le nouveau prétendant mourut inopinément, et Bussi repoussa l'ennemi à la tête de ses braves compagnons et d'une troupe de cipahis réguliers. Salabut, pour récompenser ses héroïques défenseurs, donne à la compagnie l'investiture de cinq provinces de la côte d'Orissa avec Mazulipatam pour capitale. Un tiers de l'Inde était sujette ou vassale de la France, un brillant avenir s'ouvrait devant nous ; moment trop rapide, bientôt suivi de revers ! Dans le gouvernement qui eût dû le soutenir, Dupleix ne devait rencontrer, en récompense de son génie et de son patriotisme, que des déboires amers et le plus lâche abandon.

L'Angleterre, effrayée enfin de la marche ascendante de la politique de Dupleix, avait envoyé à Mahomet-Ali des renforts considérables. Après de nombreuses alternatives de succès et de revers, Dupleix, livré à lui-même et à ses propres ressources, Dupleix, dont la grande âme ne s'était jamais laissé abattre un instant, même aux époques les plus critiques, était bien loin de désespérer de triompher des obstacles et des résistances que les Anglais avaient à l'envi accumulés à l'encontre de ses plans, quand il reçut enfin de France

un renfort de douze cents soldats ; c'était la victoire assurée (1754). Malheureusement ces troupes étaient sous les ordres d'un directeur de la Compagnie, porteur des pleins pouvoirs du gouvernement pour traiter de la paix avec l'Angleterre. Étrange aveuglement du cabinet de Versailles ! ou plutôt indigne désertion des intérêts réels du pays ! le gouvernement paraissait effrayé et embarrassé des succès de Dupleix, et les nouvelles de ses victoires, loin de flatter l'orgueil du monarque qui présidait aux destinées de la France, semblaient le fatiguer en le détournant un instant de ses plaisirs. Il lui fallait la paix à tout prix, même aux dépens de sa dignité et de la gloire du pays ! Dupleix est destitué pour avoir trop brillamment rempli sa mission, et il n'a même pas la consolation de laisser, pour continuer son œuvre et affermir ses conquêtes, son cher et fidèle Bussi, le confident de ses rêves de grandeur et l'heureux exécuteur de ses vastes projets. Bussi est destitué également. Après le départ de Dupleix, la paix est signée avec la Grande-Bretagne, l'Inde est perdue pour la France, mais le repos de Louis XV est assuré.

La haute renommée du héros l'avait précédé en France, et, depuis Lorient où il débarqua, jusqu'à Paris où il était mandé, ce ne fut pour Dupleix qu'une marche triomphale : la cour n'osa pas accueillir froidement celui qui recevait des ovations si enthousiastes, et Dupleix put croire un moment que tout espoir n'était pas perdu de relever sa fortune. Illusions trop tôt évanouies ! il mourut en 1763, sans avoir pu rentrer dans ses avances, après avoir assisté avec tristesse à la ruine de nos colonies et à l'abaissement de sa chère patrie. Il avait survécu deux ans à son héroïque compagnie, Jeanne de Castro, pour laquelle il n'y avait pas de place dans la France officielle où régnait Jeanne Poisson. La Compagnie qui avait fait banqueroute à Dupleix, la cour qui l'avait persécuté, cherchèrent à étendre l'oubli sur son nom, et l'heure de la rémunération ne se leva pour cette grande mémoire qu'après que la révolution eût rendu à la France la conscience de son passé historique et de ses vraies traditions. Aujourd'hui nos historiens saluent en lui un des hommes les plus remarquables, du dix-huitième siècle, et voici comment en Angleterre même on parle de lui :

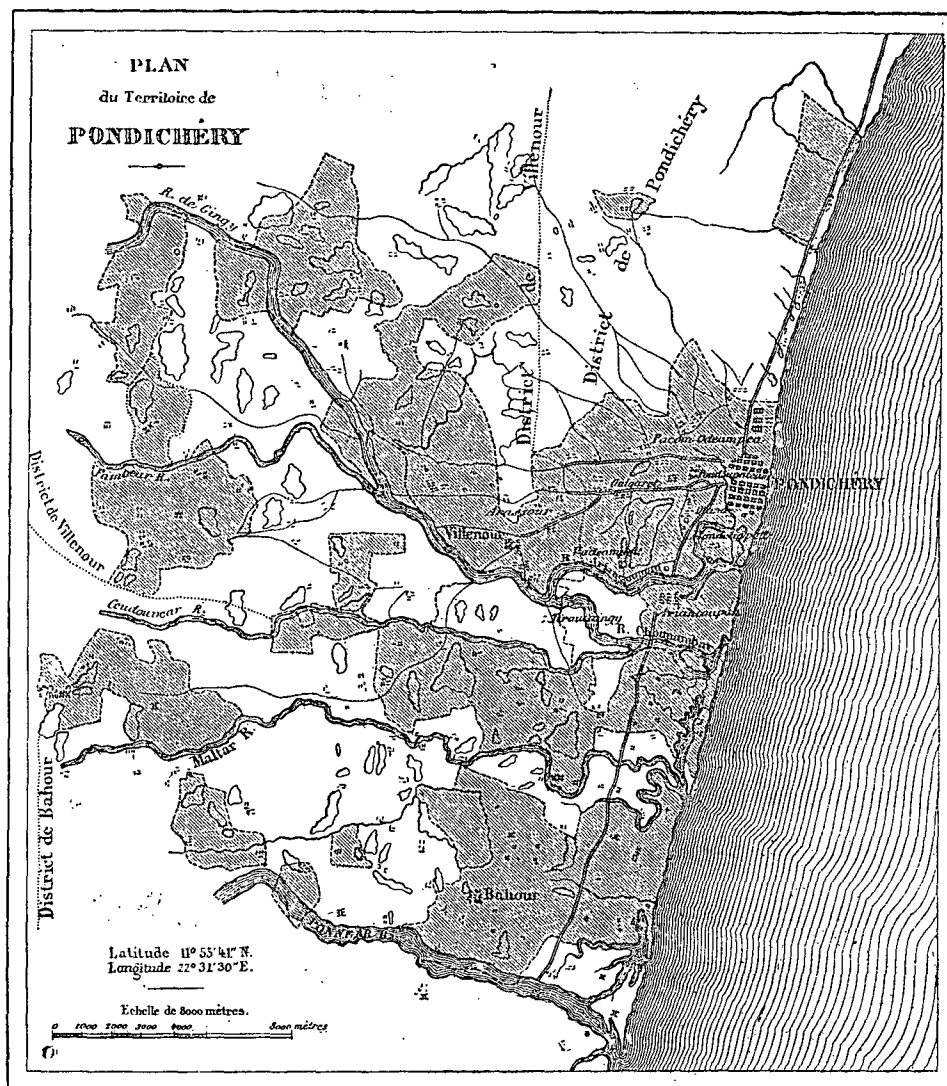
« Supérieur à nos agents en talent politique, s'il avait rencontré autant de ressources et d'appui qu'eux dans la mère patrie, il est probable que l'empire de l'Inde appartiendrait aujourd'hui à la France¹. »

1. Campbell, *Modern India*. — Au moment de livrer ces pages à l'impression, nous trouvons dans un autre ouvrage anglais, plus récent que celui de Campbell, le passage suivant, qu'il est bon de reproduire et de méditer : « . . . En moins de vingt-cinq années, le gouvernement de la vieille monarchie française, s'efforçant de pallier aux yeux du public l'ineptie et la corruption qui présidaient aux conseils de sa Compagnie des Indes, frappa successivement trois des plus nobles Français de cette époque. Il fit périr La Bourdonnais dans les fers, Dupleix dans la misère et Lally sur l'échafaud. Comment douter qu'une institution souillée d'aussi monstrueux sacrifices ne méritât les calamités qui depuis ont fondu sur elle ? (Henry Beveridge. *A Comprehensive history of India*, vol. I, p. 644.) (F. DE L.)

En 1778, les Anglais s'emparent presque sans coup férir de Chandernagor et de Mazulipatam. Mais Pondichéry, défendu par quelques soldats seulement, malgré le mauvais état de ses remparts, ne se rendit qu'après soixante-dix jours de siège, grâce à l'énergique défense de son gouverneur, le vaillant Bellecombe.

Cependant l'Angleterre fut arrêtée dans le cours de ses triomphes par l'ennemi le plus redoutable, après Dupleix, qu'elle ait rencontré dans l'Inde, Haïder-Ali,

qui tint longtemps ses armées en échec, et qui, secondé par quelques centaines d'aventuriers français, anciens compagnons d'armes de Bussi, fut plusieurs fois sur le point de délivrer sa terre natale des étrangers qui voulaient l'opprimer et l'exploiter sans contrôle. Toutefois, après plusieurs revers, les Anglais l'emportèrent de nouveau, et Haïder-Ali, le célèbre sultan de Maïssour, allait traiter avec l'ennemi victorieux, quand parut, dans les mers de l'Inde, une vaillante escadre, sous les ordres du fameux bailli de Suffren, dont les



brillants exploits sont restés gravés dans toutes les mémoires. Toujours inférieur en nombre aux Anglais, commandés par Édward Hugues, Suffren, en moins de deux années, leur livre cinq combats glorieux et les force à lui abandonner l'empire des mers de l'Inde. Bussi avait reparu dans le Deccan, et, malgré ses infirmités et son âge, il y reparut menaçant et victorieux.

L'illustre Haïder-Ali était mort; mais son fils, Tipoo-Saëb, qui lui avait succédé sur le trône de Maïssour, sans avoir le génie paternel, avait hérité de la haine de son père pour les Anglais, et était encore un ter-

rible adversaire pour la Grande-Bretagne. Nos anciens revers pouvaient se réparer, notre cause se relevait et la France eût pu asseoir encore sa prépondérance dans l'Inde, quand la paix de Versailles vint, à la veille de nos triomphes, assurer définitivement la prédominance de l'Angleterre en Orient. Avec ce traité se termine le récit de nos brillantes aventures dans l'Inde; la France, dépouillée de toute influence dans ces vastes contrées, laissa désormais l'Angleterre y étendre paisiblement sa domination et les exploiter sans rivaux.

De l'empire indo-français, rêvé par Dupleix et que

ce grand homme avait réalisé un moment sur la plus grande partie du Deccan, le traité de Versailles, qui consacra, le 3 septembre 1783, l'indépendance des États-Unis, ne nous reconnut dans l'Inde que la possession des lambeaux de terre ci-après désignés :

Chandernagor, avec un territoire de 700 à 800 hectares ; — *Yanaon*, avec 200 hectares ; — *Pondichéry*, avec 20 à 23 000 hectares, enchevêtrés dans un nombre égal de parcelles anglaises¹ ; — *Karikol*, avec un bloc d'environ 12 000 hectares ; — et enfin, sur la côte

de Malabar, l'humble port de *Mahé* avec quatre petits hameaux, pouvant représenter entre eux l'étendue d'une ferme moyenne de la Brie ou de la Beauce, peut-être bien 400 hectares.

Au total 36 400 hectares, soit en nombre rond 360 kilomètres carrés ou 23 lieues au plus : superficie peuplée aujourd'hui d'un peu moins de 230 000 habitants, et éparpillée sur plus de 600 lieues de côtes.

Un article spécial dudit traité de Versailles n'accordant à ces fragments territoriaux la faculté de *se limiter* (il ne pouvait être question pour eux de se



Scène et paysage près de Pondichéry. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

fortifier) autrement que par des fossés d'irrigation, il en est résulté qu'en temps de guerre un caporal et quatre cipahis ont toujours suffi pour les annexer au domaine britannique. C'est ce qui a eu lieu en 1793, et en 1804 après la rupture du traité d'Amiens.

Dix ans plus tard, lors de la paix générale qui suivit le grand drame de 1815, la France eut à opter en-

tre la conservation de ces possessions ridicules et la reprise de l'île Maurice. Lord Castlereagh offrit positivement ce marché à notre ministre des affaires étrangères. « Lequel, s'écrie Victor Jacquemont (*Journal*, vol. I, p. 179), était le plus inepte, de celui qui le proposait, ou de celui qui, maître de son choix, abandonnait Maurice? »

Alfred GRANDIDIER.

1. Teintées en blanc sur le plan de la page 79.

(La suite à une autre livraison.)